

le mal, s'est chargé d'avoir du sang-froid pour tout le monde. Quelque horrible que soient les blessures de Clémentine, il reconnaît que les chairs seules sont attaquées. Soulevant alors la jeune fille dans ses bras, il la reporte doucement sur son lit, et là, par les soins et les mots les plus tendres, il s'en fait insensiblement reconnaître.

« Henri ! » dit-elle en lui donnant son premier regard et en serrant la main de son père.

Puis, se rappelant subitement tout ce qui s'est passé, effrayée de les apercevoir encore, et voyant Larive immobile et blême derrière eux :

« Vous n'êtes pas partis ? s'écrie-t-elle avec effroi. Mais partez donc ! Fuyez ! fuyez, ou vous êtes perdus tous deux ! »

— Soyons perdus mille fois plutôt que de vous quitter ! répond le vicomte, agenouillé au chevet du lit. Ah ! Clémentine ! Clémentine ! ajoute-t-il avec délire. Pourquoi Martial n'a-t-il pas versé tout son sang sur l'échafaud, au lieu de venir ici faire couler le vôtre !... »

A ce mot de Martial, Larive a tressailli, et pourtant il avait reconnu son rival bien avant d'entendre son nom. Quant au supplice du malheureux officier, l'enfer seul en donnerait l'idée !...

Clémentine voit bientôt, à son air compatissant, qu'il ne médite la perte de personne, et elle lui adresse un regard de reconnaissance et de supplication qui jette encre un rayon d'espoir en son âme :

« Martial, dit-il au vicomte en le prenant à part, tous mes hommes vous cherchent dans le château, et vous comprenez comme moi... »

— Que je suis votre prisonnier, monsieur ; c'est entendu ! répond le vicomte, empressé de retourner près de Clémentine...

— Que je n'ai qu'un instant pour vous sauver, au contraire ! répond Larive en le retenant de force auprès de lui.

Henri le regarde avec étonnement et lui tend une main reconnaissante.

« Ne me remerciez pas, dit amèrement l'officier ; à ma place, vous seriez ce que je fais. J'eusse aimé d'ailleurs à me mesurer avec vous en plaine ou en champ clos ; mais je ne suis ni l'espion, ni le gendarme de la république. Vous avez donc cinq minutes pour quitter ces lieux... »

— Quitter ces lieux ! réplique Martial. Et ce vieillard, et cette jeune fille !...

— Cette jeune fille et ce vieillard, justement, sont perdus si l'on vous voit ici ; car ils ne seront plus les receleurs involontaires d'un chouan déguisé, mais les complices volontaires de Martial, et comme tels condamnés à mort. Vous n'avez donc d'autre moyen de les sauver que de vous sauver vous-même.

La raison parlait comme l'intérêt de Larive, et Dieu sait si le vicomte le sentit cruellement. Décidé donc à expier les imprudences de son amour par le sacrifice de cet amour même :

« Adieu, marquis, dit-il à demi-voix en serrant avec douleur la main de M. de Roan. Ma présence ici vous a fait assez de mal ; il est temps que je sépare mon sort du vôtre... »

Et jetant à la jeune fille, sans être aperçu, le regard d'un mourant qui renonce à la vie :

« Adieu, Clémentine ! murmura-t-il d'une voix étouffée, en se précipitant malgré le marquis vers la porte de la chambre.

— Puisque vous le voulez donc, lui dit le vieillard à l'oreille, non pas adieu, mais au revoir !... L'escalier secret est libre sans doute, le parc ouvert, le bateau et le navire toujours prêts : tâchez d'y arriver sain et sauf avec Jean-Pierre, et attendez-nous quelques jours devant Couéron !

— Ne risquez pas sa vie, surtout ! reprend le vicomte en montrant la jeune fille.

Et incapable de partir sans l'embrasser, il s'élance vers elle avec effusion, la quitte baignée de ses larmes et disparaît par le cabinet de chasse...

« Que Dieu le conduise ! soupira Larive en fermant la porte ; et pour tout le mal qu'il m'a fait en dix minutes, ajouta-t-il en lui-même, puisse-t-il trouver le bonheur à l'autre bout du monde !... »

En se retrouvant seul avec Clémentine et son père, le malheureux sentait la vie lui remonter au cœur. Et tout froissé qu'il fût par la réalité, son rêve mystérieux n'était pas évanoui...

Le lendemain, Larive prouva facilement à ses hommes que Romulus s'était trompé en croyant Martial au château, et il mit le meurtrier de Clémentine aux arrêts, en attendant qu'on prit une décision sur son compte. Malheureusement la langue et les mains du sergent restèrent libres, et les Roan furent d'abord dénoncés à Nantes...

Il y avait cinq jours que Larive soignait Clémentine avec le marquis, et qu'il sentait ses